

Pages de journal

Gérard Parizeau

Volume 40, numéro 4, 1973

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1103767ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1103767ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

HEC Montréal

ISSN

0004-6027 (imprimé)

2817-3465 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Parizeau, G. (1973). Pages de journal. *Assurances*, 40(4), 327–347.
<https://doi.org/10.7202/1103767ar>

Pages de journal

par

GÉRARD PARIZEAU

de la Société Royale du Canada

Il y a quelque temps, on a présenté à la télévision une enquête faite à La Tuque: mères, ouvriers, contremaîtres, représentants d'une grande usine locale sont venus donner leur point de vue sur la fermeture de certains services, sur le chômage, sur la misère des gens. On avait là, je crois, un des exemples les plus patents du danger que présente, pour un village ou un petit centre, l'existence d'une seule entreprise, dont dépend toute la région pour sa subsistance. On est très heureux à certains moments d'annoncer l'ouverture d'une grande usine dans un coin où jusque-là il n'y avait que des colons, des bûcherons ou des trappeurs. En soi, on a raison de se réjouir, mais ce qui est terrible c'est que le sort de la population est désormais lié à l'économie générale aussi bien qu'à la situation particulière de la société. Si celle-ci laisse vieillir son matériel, si elle est dépassée par d'autres entreprises similaires et si elle devient non rentable, alors c'est toute la région qui est atteinte et qui en souffre. On ferme l'usine ou on renvoie une partie plus ou moins importante de son personnel. Dans les deux cas, on met en chômage des gens qui doivent quitter la région, le pays ou accepter de vivre avec les allocations qu'on leur accorde; ce qui est grave psychologiquement et économiquement.

327

24 septembre

À Paris toujours. Comme nous sommes différents, Germaine et moi! Elle vit dans l'immédiat. Et moi, comme je l'ai écrit déjà, j'ai tendance à me complaire dans le passé. Cela prend parfois des formes qui ahurissent ou étonnent nos amis. Je devais aller à Londres dimanche après-midi. Mon voyage étant remis à la semaine prochaine, je vais à la Comédie-Française où l'on donne *Ne te Promène donc pas toute nue* de Feydeau et *La Jalousie* de Sacha Guitry. Je voulais voir en particulier ce que l'on fait de ses pièces quand Guitry n'est pas là. De son côté, Germaine va entendre *Folle Amanda* aux Bouffes-Parisiens, pièce récente qui a beaucoup de succès.

Souvent, nous allons ainsi chacun de son côté; elle est attirée par ce qui est récent, par la pièce et l'événement du jour, tandis que

c'est hier plus qu'aujourd'hui qui m'intéresse. Ma sœur Claire était scandalisée parfois quand elle nous voyait nous séparer ainsi, certains soirs. Je lui disais: « Ce qui compte, ce n'est pas d'aller chacun de son côté, mais d'aimer se retrouver ». Je crois que j'avais raison, dans notre cas tout au moins.

328

Comme est charmant ce geste d'une vieille dame qui vient d'envoyer à ma femme deux sous-plats de toile qu'elle a brodés elle-même. Elle avait rencontré G.B.P. aux Bouffes-Parisiens. Et pour lui montrer l'amitié qui, spontanément, était née entre elles, elle les lui a fait porter à l'hôtel. Âgée de quatre-vingt-sept ans, elle va au théâtre toutes les semaines. Après avoir passé quelques années en Indochine, elle est revenue en France, puis son mari est mort. Au lieu de s'isoler, elle cherche à vivre dans son époque. Germaine lui a plu et elle lui a envoyé ce petit cadeau d'une isolée à une étrangère. J'aime ce geste d'une femme qui, pour montrer son amitié, offre un objet qu'elle a fait de ses mains.

Jeune femme, Germaine sentait parfois le besoin de s'isoler. Presque tous les automnes, elle allait dans les Laurentides pour huit jours. Je la conduisais un dimanche et je la ramenaï la semaine suivante. Elle nous disait alors: « Je vous aime beaucoup mieux à mon retour, je vous assure ». Et c'était vrai. Pour la mère de famille, il est bon de pouvoir partir ainsi, de n'avoir pas de repas à faire préparer pendant quelques jours, de ne pas avoir à gronder, à secouer, à faire des recommandations diverses à ses fils et à son mari, cet être qui, à la longue, est facilement insupportable. À l'époque, nous avions Sarah, l'ange du foyer. Maintenant, il doit être difficile de quitter la maisonnée ainsi, à moins qu'une tante célibataire (mais il y en a de moins en moins), ou une grand-maman, patiente et disponible, accepte de combler le vide momentanément, en affirmant que cela lui fait plaisir, ce qui n'est pas nécessairement vrai. Il s'en trouve encore, puisque tant d'amis de nos fils parviennent à s'échapper pour visiter l'Europe pendant trois semaines, tout en laissant les mioches derrière sans trop d'inquiétude: ce qui est une manière comme une autre d'appliquer la loi de Parkinson en famille.



Comme il est facile de gâcher une bonne pièce et de donner de l'intérêt à une comédie médiocre, suivant la qualité des interprètes. *Ciel de Lit* est une bien jolie pièce que l'on joue de nouveau à Paris.

Malheureusement, l'interprète masculin est un assez mauvais acteur. Il force son jeu au premier et au dernier acte en particulier, au point de rendre médiocre un spectacle qui, en soi, est excellent. La version française est de Colette. C'est la vie du couple à travers un demi-siècle, avec ses plaisirs, ses exaspérations et ses inquiétudes et, petit à petit, l'amour qui se transforme en tendresse ou en habitude de la vie à deux, le désir de rompre étant atténué certains soirs par ce qui reste de l'attirance physique.

Par contre, une autre pièce *Pauvre France* est sauvée par la qualité des acteurs, Il y a là une intrigue qui serait assez malsaine, si les acteurs ne faisaient valoir tous les mots de l'auteur et si le jeu n'était aussi naturel. C'est l'histoire d'un mari, qui perd sa femme dans les bras de son frère et qui apprend en même temps que son fils est pédéraste et vit maritalement avec un *beau gosse*.

329

Il y a là tous les éléments d'un spectacle détestable. Grâce au jeu des acteurs (en particulier, Jacques Fabbri), aux mots qui le parsèment, à la manière très drôle dont on rend la pièce, personne ne s'offusque d'une situation trouble. Notre cher Pierre-Elliott Trudeau a fait reconnaître la pédérastie par une Chambre qui, il y a vingt ans, se serait indignée. Malgré cela, on sursaute encore quand on nous présente comme une chose normale ce que notre société a toujours considéré comme une anomalie, sinon comme un vice. « Un sur Six » dit Jacques Fabbri, en regardant la salle, comme s'il voulait trouver le sixième parmi nous. Il le fait avec une drôlerie dont personne ne songe à se formaliser.



Tout à l'heure, je suis allé voir quelques galeries de peinture, avenue Matignon. Dans l'une d'elles, j'ai trouvé un prospectus qui m'a étonné. Le marchand garantit un bénéfice d'au moins sept pour cent par an à tout acheteur d'une de ses toiles, avec la possibilité de l'échanger chaque année contre une autre. Si le propriétaire garde l'œuvre au moins dix ans, on lui assure qu'il doublera son argent. Il est vrai que, depuis un quart de siècle, la peinture a été une remarquable source de spéculation. Mais de là à prendre un engagement aussi précis, il y a une opération inattendue. Il y aurait un doute possible sur la réputation du marchand de tableaux s'il ne s'agissait d'une maison sérieuse, je crois, et qui a apporté en France une manière de faire qu'elle a d'abord appliquée en Amérique.

J'ai été frappé dans toutes les galeries où je suis allé (Bernheim jeune, Weil, Félix Versel, Findlay) comme la peinture non figurative n'a guère de place en ce moment à Paris, sauf chez certains spécialistes comme Maeght, dont un des poulains est Riopelle.

À la fondation Maeght, à Saint-Paul de Vence, il y a deux œuvres de Riopelle qui m'ont semblé moins colorées que les toiles que je connaissais de lui et, en particulier, cette extraordinaire féerie que possède M. C. dans son appartement de Montréal, face au plus beau paysage qui soit, vu à travers les grandes glaces de la façade, au vingt-deuxième étage.

330

26 septembre

Je dors mieux quand le bureau est assez loin pour me permettre d'oublier les tracas de la vie courante. Il faudrait, me dit Germaine, t'en occuper sans t'en préoccuper. Elle a raison et la formule est jolie, mais je crains qu'il y ait là un programme impossible à réaliser pour moi.

Cela ne m'empêche pas ici de parcourir, la nuit, certains livres qu'autrement je lirais en entier. Ainsi, j'ai abordé la dernière œuvre de Paul Morand consacré à Venise. Elle vient à point compléter la très belle exposition sur la ville, ses palais et ses foules qui s'ouvre à l'Orangerie. Que de très beaux Guardi, Canaletto et Tiepolo on a réunis dans les grandes salles de la Galerie, en demandant à tous les musées de France de rappeler la gloire de Venise.

Les Américains font souvent d'extraordinaires expositions en puisant dans leur fonds propre, qui est très riche depuis que Gertrude Stein a convaincu ses compatriotes d'acheter les maîtres français contemporains, alors que l'autre génération (celle de Morgan, Rockefeller, Gould, Frick, Mellon et que d'autres), s'en était tenue à la période pré-impressionniste, comme nos gens que le rail, la banque et les transports avaient enrichis au Canada (Van Horne, par exemple). Mais je ne pense pas que les expositions aux États-Unis dépassent en intérêt ce que l'on fait en Europe.

J'achèterai à tout hasard ce livre de Gertrude Stein,¹ qui vient de paraître en France. Très emballée d'elle, ma femme me lisait parfois

¹ *Américains d'Amérique*, chez Stock 1971.

certains de ses textes. L'un, je me souviens, se lisait ainsi: « A Rose is a rose, is a rose, is a rose . . . ». J'avoue que je réagissais assez mal à cette prose sans ponctuation, qui cherchait à tirer son effet de la répétition des mêmes mots, mais en beaucoup moins bien que Péguy qui le faisait avec une magnifique cadence.

27 septembre

On a annoncé ce matin dans *Le Figaro* que la Russie prend très mal l'expulsion d'Angleterre de ses cent cinq espions qui faisaient trop mal leur métier.

331

Cela me rappelle ce Russe, venu chercher refuge auprès des autorités canadiennes il y a un quart de siècle. Ses déclarations avaient permis de découvrir un réseau d'espionnage dépassant le Canada. Cela, je m'en souviens, avait soulevé beaucoup d'indignation dans le bon peuple, ignorant que l'espionnage est une chose répandue, même parmi les sujets de Sa Gracieuse Majesté. Ceux-ci le pratiquent comme les autres, en effet, tout en ayant comme ceux-là, le premier devoir de ne pas se faire prendre. Dans ce domaine, il est très important de ne pas se faire pincer la main dans le sac, si l'on veut éviter la prison, l'expulsion ou la corde selon sa situation particulière, sa valeur d'échange ou le moment.

C'est G. F. qui avait conduit l'enquête, pour Philippe Brais, au moment de l'affaire d'espionnage. Cela lui a valu d'être nommé à la Cour d'Appel et, par la suite, à la Cour Suprême où l'on avait besoin d'un spécialiste du droit pénal.

Comme quoi les événements politiques peuvent avoir des conséquences heureuses pour ceux qui y sont intimement mêlés. Dans des circonstances bien différentes, n'est-ce pas ce qui est arrivé en 1970 à ce diplomate anglais? Enlevé par des anarchistes canadiens, il n'eut qu'à attendre qu'on le délivre pour être fortement indemnisé, créé *baronet* par la Reine et installé par l'État à un poste qu'il n'aurait probablement pas eu avant longtemps. Cela est d'autant plus intéressant à constater que, pendant ce temps, un ministre canadien enlevé, un peu après le diplomate britannique, finit aux mains de ses ravisseurs, après avoir voulu leur échapper. Une fois de plus, Jean de La Fontaine avait eu raison d'affirmer que « patience et longueur de temps font

plus que force ni que rage ». Ce qui est désolant, c'est de constater qu'à l'un l'attente a valu beaucoup d'espèces sonnantes et trébuchantes, des honneurs et un poste nouveau, tandis qu'à l'autre son esprit de révolte a apporté la mort. À la suite de procès interminables, notre régime judiciaire nous a permis de punir les auteurs du crime. C'est le prix de la justice et de la liberté en pays démocratique, mais comme, parfois, la justice est lente à se manifester et comme elle est maladroit !



332

En se rendant avec nous chez l'une de nos amies, M.R. nous a rappelé ce que furent pour sa famille les années de guerre passées à Valence. Elle n'avait presque rien pour ses enfants. Si la boulangère fermait les yeux et lui donnait souvent du pain sans ticket, on ne mangeait de viande qu'une fois par semaine ou lorsqu'on pouvait se procurer, à l'extérieur de la ville, un lièvre ou un peu de gibier ramenés à bicyclette au cours de longues randonnées.

Les enfants restaient au lycée le midi, où l'ordinaire était un peu plus abondant. Quelles années terribles ce furent pour nous tous, nous a-t-elle dit ! Ce qui est vraiment extraordinaire, c'est que malgré cela leur santé n'en a pas tellement souffert. Il est vrai qu'ils étaient très jeunes à l'époque et que la jeunesse a une extraordinaire faculté de récupération.



Hier, à l'Église de la Madeleine, on a chanté le *Credo*, le *Sanctus* et l'*Agnus Dei*, en latin. On a raison de conserver la liturgie ancienne, tout au moins pour la grand-messe. Comme me paraissent lamentables certaines formes nouvelles qu'on nous impose sous le prétexte d'une évolution nécessaire. Et que de ritournelles on nous fait entendre en invoquant que si l'on veut la participation des fidèles il ne faut pas compliquer les choses. Il suffirait de demander la collaboration des musiciens, me dit Gilles Tremblay, compositeur canadien à qui je disais ma désolation à la sortie de l'Église Saint-Séverin, le dimanche suivant, après une messe pieuse, sous la direction des Bénédictins qui administrent la paroisse. Il a raison. Pourquoi ne pas s'adresser aux gens qui connaissent la musique pour donner aux cérémonies religieuses des thèmes musicaux nouveaux, qui empêcheraient de se créer, par l'habitude, une manière de faire bien médiocre ? Si l'on continue, il deviendra difficile de se débarrasser de tout cela quand le temps aura fait son œuvre.

Nos amis les C. arrivent de Londres. Ils sont enchantés de ce qu'ils y ont vu. Il est assez curieux de voir comme, souvent, les Canadiens aiment Londres quand ils y passent avant de venir à Paris. Pour se faire à la vie de Paris, il leur faut quelques jours. Et cependant, comme la ville semble ouverte et accueillante. Dès qu'on s'y promène, on se prend à l'aimer ! Mais, pour cela, il faut être prêt à oublier et à réapprendre bien des choses. Et surtout, il faut cesser d'être pressé et impatient et ne pas se laisser agacer par certaines remarques, certaines critiques faites sur un ton pointu ou avec une certaine gouaille qui, au fond, est bien drôle. Il faut adopter le tempo et le genre de la ville, accepter de payer sans rouspéter une tasse de thé 50 cents, une bouteille d'eau minérale 70 cents, apprendre à flâner, à ne pas être pressé, à être en retard, à accepter le *pressing*, le *marketing*, le *snack bar* sans sourciller. Il faut aussi admettre qu'on puisse servir du Pepsi-Cola dans la Maison de Molière, que les chemins de fer circulent à gauche comme en Angleterre. C'est en lisant *Propos ferroviaires* de Louis Armand, que j'ai appris pourquoi. Il faut aussi admettre que les taxis nous frôlent, que leurs chauffeurs se moquent de nous, avec il est vrai, beaucoup de drôlerie; enfin que la vie à Paris soit ce qu'elle est et que cinquante millions de Français n'ont pas nécessairement tort.

28 septembre

Le caricaturiste et le chansonnier peuvent à peu près tout dire sans qu'on s'en offusque. Au Canada, en ce moment, ce sont eux qui vont le plus loin dans la critique et beaucoup d'entre eux le font avec esprit. Alors que dans l'éditorial on ose assez rarement s'attaquer aux politiciens, ils le font sans retenue, parfois avec une dureté dont seul l'intéressé se plaint. Ainsi, Normand Hudon avait pris le nez de Duplessis comme tête de turc, si l'on peut dire. Il le caricaturait avec une cruauté qui faisait bondir ses partisans (et mon ami Conrad A., en particulier). Quant à Daniel Johnson (que le général de Gaulle appellera, plus tard, mon ami Jonson) toute la période de *Dannie Boy* a été exaspérante pour lui. Il méritait mieux. On le vit par la suite quand, devenu premier ministre, il a imposé sa personnalité à tout le monde jusqu'à sa mort.

Il avait l'art de la manœuvre politique, un courage certain et le désir de faire accomplir à sa province des progrès rapides. Au début, Normand Hudon, en s'acharnant, lui avait fait un type déplaisant dont il lui fallut se débarrasser auprès des gens. Il le fit très vite avec une

étonnante souplesse et, même, en se composant un personnage physique différent; coiffure, voix, manière de s'exprimer, il a changé presque tout avec l'aide de spécialistes de l'extérieur quand il prit le pouvoir.



334

Aujourd'hui, dans *Le Figaro*, il y a un dessin de Piem à l'occasion de l'arrivée à Paris du ministre du commerce extérieur de Chine. C'est Marianne qui le reçoit et lui dit: « Les enfants nous ont déjà parlé chaleureusement de votre président ». Comme c'est charmant et comme c'est signaler avec esprit toutes les choses qui actuellement séparent foncièrement les deux pays. On les oublie pour ne voir que la possibilité de développer les relations entre deux nations dont l'une a besoin de l'autre. À un autre niveau et dans la coulisse, la Chine fait l'impossible pour entretenir en France une atmosphère propice à la révolution. On peut se refuser à voir un voisin qu'on déteste, mais on ne peut négliger indéfiniment un pays qui est prêt à faire affaire avec soi; surtout quand ce pays a une grande partie de la population du monde. C'est ce que Pierre Elliot-Trudeau a très bien compris au Canada.

Guillain, le spécialiste du journal *Le Monde*, a fait paraître récemment une série d'articles sur la Chine qui m'ont un peu étonné.

Assurément, Mao et son équipe ont brûlé les étapes. Sous leur inspiration, le pays s'est organisé. Il a réalisé des choses assez remarquables comme Tchang Kaï Chek l'a fait dans l'île de T'ai-wan sans avoir recours au communisme.

Il est indéniable que sous l'inspiration de Mao, la Chine a développé son économie remarquablement, compte tenu de sa désorganisation antérieure. Mais sans dépasser un niveau bien peu élevé, sauf dans le domaine scientifique, semble-t-il.

Pendant combien de temps parviendra-t-on à tenir une énorme population comme celle-là bien en mains, au point de la faire raisonner comme le feraient des enfants. C'est ce que Mao a écrit qui semble régler tout. Il faut s'incliner constamment, tout admettre, sinon rentrer dans le rang ou disparaître dans la masse. C'est ainsi qu'à la suite de la Révolution culturelle, dont Han Suyin a fait tant d'éloges dans notre pays, on apprend maintenant (c'est Guillain et d'autres qui l'affirment) que 80 pour cent des hauts fonctionnaires ont dû être révoqués. Qu'on soit obligé de procéder périodiquement à une pareille épuration est

peut-être normal dans un climat révolutionnaire. Cela indique bien, cependant, comme malgré tout ce qu'on nous a dit, il y a en Chine une très grande instabilité. On obtient par ces chambardements que les équipes nouvelles reprennent contact avec le peuple, nous dit-on. Mais à quel prix pour le pays et pour les individus !

*** (avocat de Montréal) me faisait l'éloge de la Chine nouvelle il y a un an, un peu avant les événements d'octobre. N'admirez-vous pas les réalisations de ce grand pays où nulle part ailleurs on a fait autant et en si peu de temps, disait-il ? Y êtes-vous allé, comprenez-vous le chinois, aimeriez-vous y vivre, lui ai-je demandé ? Il a évité de répondre. Il avait raison d'admirer l'œuvre accomplie tant le pays était désorganisé auparavant; mais de là à nous le citer en exemple de ce que nous pourrions faire, il y a sûrement une énorme différence qu'on ne peut admettre sans parti pris.

335

Dans *La Chinoise*, ce film de Godard, je crois, on voyait très bien, il y a deux ou trois ans, l'état d'esprit qui, en France, comme ailleurs, gagnait toute une partie de la jeunesse. Et c'est pourquoi la caricature du *Figaro* est si amusante. Mais comment se fait-il qu'une jeunesse si frondeuse, avant d'agir accepte de se dire: qu'en pense Mao ? Et qu'elle soit prête à le suivre aveuglément ! Qu'en Chine, sous l'influence d'une propagande de tous les instants, on agisse ainsi, cela se comprend, mais ailleurs ?



En me promenant ce soir du côté de la rue Royale, je me suis rappelé avoir vu son excellence Onésime Gagnon, lieutenant-gouverneur du Québec, attendre un taxi à une époque où déjà, aux heures de pointe, on avait l'impression qu'il ne restait pas une voiture libre dans tout Paris. Il voulait aller à l'Opéra avec sa femme et, comme il était cardiaque, il ne pouvait marcher jusque là. Finalement, il a dû y renoncer alors que sa femme remarquait en soupirant: « Et dire qu'à Québec nous ne pouvons mettre le nez dehors sans avoir à monter dans l'automobile du lieutenant-gouverneur ! »

Lui était charmant, très simple. Il aurait joué un rôle plus important dans la politique provinciale s'il n'avait fait partie de l'équipe Duplessis. À côté du *cheuf*, cynique et qui tenait solidement les cordons de la bourse, il n'y avait place que pour une fonction secondaire. Normand Hudon a fait de M. Gagnon une caricature assez féroce. Il le présente,

vêtu d'une houppelande et d'un chapeau haut-de-forme, comme le *portier de Bois de Coulonge*. Ce qui était souligner bien durement le poste effacé du représentant de la Reine: gouverneur-soliveau qui signe ou paraphe ce qu'on lui demande, mais ne dirige pas. C'est un poste que l'on confie à un personnage politique sur le déclin, comme un dernier hommage rendu à ce qu'il a été ou à ce qu'il aurait pu être. S'il était devenu une personnalité discrète, décorative et un peu inutile, *One Sime Gagnon* (comme l'appelaient les anglophones) remplissait très bien sa fonction à Bois de Coulonge, nom du domaine où se trouvait la résidence du lieutenant-gouverneur. Longtemps, il a été connu sous le nom de *Spencer Wood*, qu'on lui avait donné sous le régime anglais. La grande maison avait été construite au siècle dernier, sur un terrain appartenant au Major Holland, oncle de Joseph Bouchette. Avant son neveu, celui-ci avait été arpenteur général du Canada et il avait une certaine fortune foncière acquise, comme plusieurs autres au début du régime anglais, par des moyens pas trop scrupuleux, dans l'optique actuelle. Il avait eu une vie conjugale assez mouvementée. Déjà marié en Hollande, il avait quitté son pays en laissant sa femme derrière. À Québec, il avait épousé la tante de Joseph Bouchette, après l'avoir enlevée, ce qui à l'époque était pousser assez loin l'audace dans un milieu catholique ou protestant rigoriste.

C'est à *Spencer Wood* que vécut le gouverneur *Craig*, d'assez sinistre mémoire, et dont une grande rue rappelle le souvenir à Montréal. À Québec, il recevait fréquemment et assez fastueusement, disent les contemporains. C'est ainsi que dans ses *Mémoires*, *Philippe Aubert de Gaspé* raconte une fête à laquelle assistaient les deux évêques de Québec: Monseigneur *Jacob Mountain*, prélat de l'Église anglicane, seul reconnu officiellement par le gouvernement anglais, et Monseigneur *Plessis* « surintendant de l'Église catholique dans le Bas-Canada ». On savait qu'ils étaient très opposés l'un contre l'autre, mais c'est seulement quand on eut accès aux documents officiels qu'on put constater avec quel acharnement la lutte se poursuivait au début du dix-neuvième siècle. On en peut juger par la lettre que Mgr *Mountain* écrivait à *Sir Robert Shore Milnes* pour protester contre le titre d'évêque catholique que, selon lui, Mgr *Plessis* s'attribuait sans y avoir droit.

Sans style particulier, la vieille maison de Bois de Coulonge était agréable parce qu'elle était dans un parc au milieu d'arbres magnifiques. Elle fut détruite par le feu, il y a quelques années, en entraînant la mort

du représentant de la Reine. Celui-ci n'avait pu échapper au brasier. Il flamba comme une torche sous les yeux de ses gens impuissants à le sortir de la fournaise et sans que les pompiers puissent faire autre chose que de laisser faire, tant ils disposaient de lances prostatiques et tant leur métier était peu sûr.



Tout à l'heure, après un excellent déjeuner au Crillon, avec un de mes collègues et amis, je suis allé au Louvre. J'y ai lu quelques pages d'un livre sur Madame Récamier qu'il venait de me remettre. Comme est charmant le geste d'un homme qui, sachant mon intérêt pour l'histoire, m'apporte la dernière œuvre du duc de Castries, consacrée à une femme qui a joué un rôle gracieux à une époque bien difficile de l'histoire où tout était remis en question: société, idées, mœurs, fonctions et régime.

337

Qu'elle est gracieuse cette toile où Juliette Récamier est allongée sur un divan directoire ! Elle est l'œuvre de Jacques-Louis David, l'un des grands peintres du moment. Assez curieusement, il n'était guère satisfait de son œuvre. Et cependant, c'est une des peintures les plus charmantes de l'époque que l'on trouve au Louvre.

Que de souvenirs cette toile évoque ! De Benjamin Constant à Chateaubriand, en passant par Bonaparte qui, après avoir désiré Juliette Récamier, la détesta quand elle lui eût résisté et quand elle se fût rangée aux côtés de Germaine de Staël, autre ennemie jurée de l'Empereur.



Je suis passé tout à l'heure devant la boutique d'Yvonne Brémont d'Ars, rue du Faubourg Saint-Honoré. Sa propriétaire a raison d'écrire sur les vieux meubles et leurs avatars. Ils sont à tel point mêlés à notre vie qu'ils ne peuvent pas ne pas en subir les aléas. Ainsi, cette bibliothèque, sculptée par Philippe Hébert, que nous avons eue chez mon père avenue Winchester et à Outremont. À sa mort, mon fils Michel a eu la partie supérieure utilisée comme bahut. Elle est restée à Claude, avec la maison. Denise a eu la bibliothèque elle-même. Elle l'a fait décaper, puis, quand elle a quitté sa maison, son logement nouveau étant trop bas de plafond, elle l'a fait vendre chez Fraser.

J'ai eu tort à ce moment-là. J'aurais dû l'acheter et la donner à l'École du Meuble, qui l'aurait sans doute fait monter dans son musée

à cause de l'artiste qui en avait sculpté les motifs décoratifs. Comme les réflexes sont lents parfois ! On ne peut que le déplorer longtemps après et ajouter un autre regret aux occasions manquées.

1er octobre, à Londres

338 Quelle horreur ! J'ai vu dans *The Room*, chez Lloyd's, tout à l'heure, plusieurs jeunes gens aux cheveux longs, l'un, entre autres, les portant à la Zoulou ou à la Robert Charlebois. Comme j'exprimais mon étonnement, mon compagnon me dit : « On les accepte pourvu qu'ils soient propres. Et dire qu'il y a dix ans, une circulaire de Lloyds défendait le port des souliers pointus dans *The Room* ! » Tout change même là où, depuis le dix-septième siècle, presque tout semble immuable. Lloyd's n'a pas la réputation d'un milieu en constante évolution. Ce sont les hommes qui s'adaptent avant l'institution. Eux s'arrangent pour vivre à l'intérieur d'un cadre qui, extérieurement tout au moins, ne se modifie guère. Il est vrai cependant que le *waiter*, vêtu d'une lourde houppelande rose et coiffé d'un haut-de-forme, utilise un micro et un haut-parleur pour appeler les souscripteurs, leurs aides et les courtiers, dans cette haute et immense salle, lambrissée de marbre où la voie humaine seule ne réussirait pas à se faire entendre.



À Londres, hier en me rendant à un rendez-vous dans la *City*, je suis passé devant une vieille église, au nom charmant et inattendu de « Guild Church of Saint-Ethelburger, The Virgin ». J'y ai vu trois beaux vitraux qui rappellent le voyage de Henry Hudson à la Baie d'Hudson en 1607, à bord du *Half Moon*. C'est de ce moment-là que date l'établissement des *Gentlemen Adventurers*, venus sur la côte, pour drainer les fourrures des Esquimaux et des Indiens de la région. La date que porte l'un des vitraux est celle où Hudson et ses compagnons ont reçu la communion dans l'Église avant leur départ. Les vitraux ne sont pas de l'époque. Ils ont été reconstitués, en 1929, par les soins de « *The Governor and Company Adventurers of England in Hudson's Bay*. » Ils portent la mention : « *He and his crew made their communion before starting on their adventures* » ; ce qui souligne comme à cette époque, on mêlait assez bien religion et affaires ou, tout au moins, on demandait au ciel de bénir ses entreprises qu'on fût d'un côté ou de l'autre de la barrière. Parfois, cela devait bien embarrasser le Très-Haut.

C'est cela qui fait le charme de ces promenades dans Londres, où soigneusement conservé, le passé côtoie les temps modernes avec leurs richesses, leur confort et, trop souvent, leur laideur.

15 décembre

À mon retour à Montréal, j'ai négligé mon journal, car je me sens davantage attiré par une étude sur Augustin-Norbert Morin. Dès que j'ai quelques loisirs, je vais à la Bibliothèque Municipale ou j'examine des documents venus d'un peu partout. Le mois dernier, je suis allé au Séminaire de Saint-Hyacinthe où se trouvent les papiers de Monsieur Morin, conservés dans des boîtes de carton, en attendant qu'on ait les techniciens voulus pour classer et annoter le fonds du Séminaire, assez riche pour justifier un octroi du Conseil National des Arts, qui, parfois semble-t-il, souffre d'un début de cécité. Un numéro du *Montreal Star* indiquait récemment comment ceux-ci sont répartis entre les travaux de recherches les plus inattendus. Si le Conseil se préoccupait des plus vieux de nos collègues, il rendrait les plus grands services à ceux qui s'intéressent à l'histoire du Canada. Dans la plupart des cas, les dépôts de pièces et de documents précieux ne sont ni colligés, ni inventoriés, en effet.

339

Grâce à la gentillesse de Monseigneur Beaugard, je suis revenu avec une abondante récolte qui m'a été très utile, mais il avait fallu que je me rende sur place, conseillé par le curé Ménard de Sainte-Adèle. Il est heureux qu'il m'ait signalé les archives du Séminaire, sans quoi je serais peut-être passé à côté d'une abondante documentation dans le domaine auquel je m'intéresse en ce moment.

Je ne perds pas de vue Joseph Papineau. Mais, comme cette fois, on a mis de la bonne volonté à m'aider ¹ ! Fort heureusement aussi, la correspondance de l'ancêtre a partiellement paru dans les *Rapports de l'Archiviste de Québec*.

L'attitude de la famille envers les chercheurs est bien décevante parfois. Assez souvent, les descendants cherchent à laisser du défunt l'opinion la meilleure possible, ils mettent de côté, sinon détruisent, les documents qui peuvent ternir sa réputation. On ne veut pas admettre qu'un homme soit un être humain qui a eu des qualités et des défauts.

¹ Je tiens ici à rendre hommage à Mlle Anne Bourassa qui n'a pas hésité à se donner beaucoup de mal.

Pourquoi vouloir cacher ceux-ci absolument, en faisant main basse sur des pièces qui peuvent établir exactement les attitudes, les interventions ou le caractère de l'ancêtre ? Il y a là un pieux mensonge devant lequel les proches n'hésitent pas, sans réfléchir qu'ils trahissent le passé et les hommes qui l'ont fait. Ainsi, récemment, on me disait à propos d'un autre personnage auquel je m'intéresse: « Il y a dix ans tous ses papiers ont été détruits ». Quelle pitié !

16 janvier 1972

340

Ce matin, il fait — 20° Farenheit, ce que laissait supposer la fumée blanche qui monte tout droit hors des cheminées des environs. Déjà hier, il faisait très froid quand je suis rentré du Chantecler où j'étais allé entendre Yvon Deschamps.

Deschamps a encore un très grand succès auprès des jeunes à qui il sert l'humour froid de ses monologues dans le plus pur *joual*. Il est sûrement intelligent et il a ce qu'on appelle ici des *trouvailles*. Ses monologues sont un fouillis de phrases très communes, très vulgaires, mais comme il sait faire ressortir des situations comiques, tendres ou désespérées. Il lui faudrait se renouveler; ce qu'il ne fait guère. Hier soir, devant un auditoire de plusieurs centaines de personnes, il piétinait, se répétait, mais malgré tout faisait rire les jeunes qui étaient là. Combien de temps gardera-t-il son public ? C'est une autre chose.

La direction du Chantecler a très bien compris le parti à tirer de ces artistes canadiens qui, en ce moment, ont la faveur du public, de Deschamps à Pauline Julien. Elle a supprimé le *Curling* qui lui rapportait peu pour transformer l'endroit en salle de fêtes. Et ainsi, elle attire des foules énormes. Ainsi, hier soir, les autos bloquaient complètement l'accès au domaine. J'ai dû aller jusqu'au village avant de trouver un taxi pour Germaine, qui peut difficilement marcher dans le froid.



Avant-hier soir, nous avons des amis à la maison. L'un d'eux nous a dit qu'au moment du décès de Michel, le bruit avait couru que nous avions des difficultés financières. Il serait curieux de savoir d'où vient l'attaque — car c'en est une sûrement. Ces *whispering campaigns*, comme disent nos amis anglophones, ont un point de départ. Mais dans ce cas particulier, il est difficile de le trouver. Il est évident qu'il a fallu procéder à certains remaniements. Mais l'esprit des associés était tel

que la chose s'est faite dans un sens collégial qui a tout de suite donné des résultats satisfaisants. Ainsi, 1971 s'est soldé par une augmentation considérable des affaires, tant sur le plan de l'assurance directe que de la réassurance.

Dans ces conditions, comment un bruit comme celui-là a-t-il pu s'accréditer. Déjà de Toronto certains concurrents de la réassurance avaient essayé de nous démolir. Ils n'y avaient pas réussi. L'attaque est nouvelle; elle me paraît venir de l'assurance cette fois. Mais comme elle est cousue de fil blanc, elle n'a eu aucun résultat. Je comprends, cependant, que les résultats des dernières années n'ont pu que nous faire des adversaires dans un milieu où la bataille est âpre entre gens d'un même métier. Nous sommes entrés dans une *ligue majeure* où le jeu est dur mais nous avons une équipe qui rend les coups; une *équipe du tonnerre* comme aimait dire Jean Lesage, à l'époque de la révolution tranquille.

341



Germaine m'avait demandé d'aller passer janvier et février (mois des grands froids) à Nice. J'ai obtenu un compromis en limitant l'absence à février. C'est avec un certain sens de culpabilité que je partirai tant je suis lié à mon travail par quarante-cinq ans d'habitudes. Il n'aurait jamais été question, autrefois, de partir en vacances au moment où le travail est urgent. Mais il me faut me rendre à l'évidence: j'ai soixante-douze ans. J'abats encore pas mal de besogne, mais au prix d'un effort plus grand dont je me remets moins vite. Il est vrai qu'à la fin du mois j'irai à Paris et à Londres discuter certaines affaires avec nos associés. Astucieusement, Germaine essaiera de me retenir sur la Côte d'Azur, mais, il me faudra revenir pour la signature des rapports de la réassurance que demande Ottawa.

Le séjour à Nice sera sûrement très agréable. Certains de nos amis y viendront avec l'*Âge d'Or* ce bien curieux groupement qui réunit des gens ayant dépassé la soixantaine, libres de leurs mouvements et qui, à cause de cela, peuvent s'absenter pour trente ou quarante-cinq jours selon qu'ils le désirent. Air France les prend en charge à Montréal et les amène un peu partout en Europe ou en Afrique à un coût étonnamment bas. En amenant *son troupeau* dans des hôtels qui sont bien loin d'être remplis, la société obtient pour la saison d'hiver des tarifs excellents. Ainsi, tout le monde est content, l'hôtelier qui remplit ses chambres, l'hôte qui paie peu cher l'accueil qu'on lui fait à peu de frais et le transporteur qui augmente son taux de passagers-vol.

Peut-être en serons-nous, l'année prochaine. Nos amis paraissent heureux de l'expérience. C'est le voyage en groupe, mais dans d'excellentes conditions de confort et de prix. On rejoint ainsi le pasteur Cook qui, avec ses pèlerinages, a fini par mettre sur pied une grande agence de voyages. La formule a évolué, mais elle s'adapte bien, à d'autres temps, à un autre milieu et à d'autres besoins.

342

Nous avons rencontré, dimanche dernier, à la sortie de la messe, la femme d'un de mes amis qui s'occupe d'organiser les tournées de *l'Âge d'Or*. Il faudra lui demander quelques tuyaux. Jeune, ou tout au moins le paraissant, elle a repris intérêt à la vie en organisant les loisirs des autres. Si son mari lui a laissé sans doute peu de choses en mourant, il lui a légué ce goût de l'organisation, qu'il avait à un degré très poussé. À une femme qui a besoin des autres, c'est peut-être le legs psychologiquement le plus précieux.



R. S. revient d'Algérie où il est allé donner quelques conseils à des fabricants de pâtes alimentaires à qui manquait le *know how*. Venez nous dire ce qui nous empêche de tirer le maximum d'une installation moderne, lui a-t-on dit. Notre ami s'est rendu sur place pour trouver une machinerie excellente, mais à laquelle il manquait simplement la chaleur humide au degré voulu. Il a dû se bagarrer pour qu'on l'écoute. Vous travaillerez dans les conditions voulues (peu agréables pour les ouvriers, il est vrai), a-t-il affirmé, et vous réussirez à produire de bonnes pâtes. Sinon, vous n'obtiendrez jamais rien. Pour réaliser le programme, il a fallu envoyer le directeur en vacances. À son retour, il a constaté à son grand étonnement que c'était aussi simple que le lui avait dit notre ami, chimiste d'expérience et qui, au cours d'une longue carrière, a acquis la connaissance du métier.

Entre l'Algérie et le Canada se nouent en ce moment des relations. Le ministre du Commerce, Monsieur Jean-Luc Pépin, y a accompagné une délégation d'hommes d'affaires, des ingénieurs y dirigent des travaux, un entrepreneur de Montréal y est aussi, en ce moment, comme aussi des maîtres canadiens. L'École des Hautes Études Commerciales enverra certains de ses professeurs pour aider à l'essor d'une école similaire à Alger la Blanche, devenue bien sale, nous dit notre ami. Les Français y ont laissé un cadre que les indigènes entretiennent mal, en le laissant gagner par les détritiques et une saleté assez généralisée. Les

Algériens ont avec leurs anciens maîtres des relations qu'ils s'efforcent parfois d'assouplir, mais sans grand succès, tout étant prétexte à disputes.

Pour payer le lait, la viande et les autres aliments qui viennent de Marseille, ils vendent le pétrole (trouvé par les Français), acheminé par des oléoducs que les Français ont construits à leurs frais et à qui on fait payer cher le produit de leur initiative. On parle encore français en Algérie, et l'on fait venir des professeurs pour l'apprendre. Mais d'ici trois ans, on remplacera le français par l'anglais, affirme notre ami.

343

Que donnera l'effort d'une économie aussi socialisée que celle de l'Algérie ? Pour parvenir à un certain rendement, il faudra sans doute qu'on accepte de ne pas employer cinq personnes là où il en faudrait une, a dit R. S. A cela, on a répondu : « Ne vous préoccupez pas de nos affaires sociales. Contentez-vous de nous dire ce que nous devons faire pour produire de bonnes pâtes alimentaires ». Notre ami voyait le problème avec un concept de rendement et de rentabilité, tandis que son interlocuteur, lui, ne voulait admettre que le « plein emploi », quel qu'en soit le coût. L'un a le réflexe du profit, essentiel dans l'entreprise privée, tandis que l'autre ne se préoccupe que de caser ses gens pour éviter le chômage. S'il est bon que chacun ait du travail, on ne pourra jamais tirer le maximum de l'effort individuel, si on ne peut proportionner la main-d'œuvre aux besoins de l'entreprise et si on n'exige pas le maximum de son effort. Il semble qu'en Algérie, en ce moment, seuls comptent l'emploi total et la manière de le réaliser quel qu'en soit le prix. Ainsi, le sort de l'entreprise disparaît devant les besoins individuels, sans aucune autre préoccupation puisqu'il est impossible de mettre personne dehors. Rechercher la rentabilité et l'efficacité devient une notion secondaire. L'exemple de notre ami est curieux à observer. On ne parvient à obtenir des résultats tangibles qu'en envoyant le directeur de l'entreprise en congé, assez longtemps pour qu'on puisse réaliser en son absence les mesures auxquelles il s'oppose et qu'il torpille méthodiquement au fur et à mesure qu'on cherche à les mettre à exécution. Il y a là un concept administratif que seul le socialisme intégral rend possible.

Il ne faut pas chercher dans ce cas particulier la condamnation d'un régime, ce serait trop superficiel, mais simplement l'opposition de deux conceptions de l'entreprise, radicalement opposées et d'une ligne de pensée entièrement différente.

19 janvier

344

Ce matin, je suis passé au centre de prélèvement de l'hôpital pour des examens. Le centre ouvre à 7 h. 30. J'y étais à 7 h. 15 pour recevoir le numéro 19. Les gens entrent sans arrêt. Il est évident que, depuis la loi d'assurance-maladie, les médecins n'hésitent pas à demander un examen dès qu'il y a un doute sur l'état du patient. À cause de mon âge, une fois par an, *** me conseille ces prélèvements dont l'analyse indique si je me porte bien ou mal. Il y a là un contrôle préventif excellent, auquel on a peut-être recours trop facilement maintenant qu'il ne coûte rien dans l'immédiat.

On voit également combien les gens ont recours au médecin depuis que les soins sont gratuits. Ainsi, le mien me fait attendre de quarante-cinq minutes à une heure et quart selon les fois. Comme le tarif est bas pour les visites à domicile, la plupart des médecins ne veulent pas se déranger. Ainsi, une de nos amies qui faisait une fièvre de 104° récemment n'a pu rejoindre aucun d'entre eux. Dans un cas comme celui-là, il suffit de prendre un taxi et de venir à l'hôpital; à l'urgence, on s'occupera de vous, nous dit-on. C'est ainsi qu'à la faveur du régime nouveau les médecins réagissent. Ils examinent leurs patients à leur bureau et les soignent à l'hôpital, mais sans plus. Combien de temps cela durera-t-il ? On ne le sait pas, mais peut-être un jour le public protestera-t-il assez vigoureusement pour que le gouvernement bouge. Les politiciens ont compris qu'il faut prêter l'oreille aux récriminations et agir vite si l'on veut rester au pouvoir. Jusqu'où devra-t-on aller pour qu'ils interviennent ? On le saura un peu plus tard.

Cette cafétéria où je déjeune après les prélèvements n'est pas très propice à l'écriture. Je mets donc mon stylo de côté pour faire comme tout le monde. Mais, chose étonnante, on me demande 25¢ pour un petit déjeuner. C'est le prix imposé par le syndicat, me dit-on plus tard quand j'en cause avec le contrôleur. Mais comment arrive-t-on à joindre les deux bouts, ai-je demandé en toute candeur et naïveté ? Nous n'y arrivons pas, m'a-t-on dit.

20 janvier

Concert d'abonnement, ce soir à la Place des Arts. Nous ne connaissons plus personne le mercredi. Nous avons l'impression d'être noyés dans un flot judéo-chrétien. Malgré cela, nous tenons le coup. Nous sommes probablement les plus vieux abonnés. Notre adhésion

date des débuts de l'orchestre quand le basson crachotait dans son appareil et nous inquiétait, comme l'enfant qui menace d'oublier son compliment ou son rôle. Quel mérite il a fallu à Madame David pour tenir tout ensemble: son chef d'orchestre, ses musiciens et son public. Au début, les entrepreneurs étaient convoqués d'office. Il n'y avait pas de plaisanteries à faire; ils venaient en smoking et plastron, à une époque où celui-ci n'était pas souple et où le col à pans coupés entraînait dans la peau quand, au milieu d'un concert, on s'endormait sur les harmonies de Beethoven, Mozart ou même Tchaïkovski. Car, à cette époque, si l'on risquait parfois le Boléro de Ravel ou quelque œuvre *avancée* de Debussy, on jouait généralement sur les valeurs sûres pour ne pas effaroucher des oiseaux qui auraient quitté la cage à la première occasion, s'il n'y avait eu Madame David, oiseleur exigeant et sévère. Quel mérite a eu cette femme ! On ne saurait trop le répéter.

345

Et dire que ce soir on nous a donné du Schuman, pas celui du XIXe siècle dont la musique était si charmante, mais celui du XXe aux thèmes durs et tapageurs qui nous dessèchent l'esprit. Dans l'œuvre énervante, on nous a présenté un très bon pianiste, Bodura Skoda. J'aimerais l'entendre en concert dans autre chose que ce concerto no 2 de Martin. Mais peut-être ce soir suis-je fatigué ? Éveillé à cinq heures, je travaille depuis six heures. C'est stupide, me dit Germaine. Elle a raison. Mais faut-il l'admettre ? Il ne faut pas donner raison aux femmes trop souvent et trop ouvertement.

25 janvier

Ma mémoire est bien fantasque. Il ne faut pas que je la violente comme Georges Duhamel le suggérait. Elle me donne ce que je lui demande, mais pas toujours au bon moment. Je vis avec elle comme je le ferais avec une femme un peu fantaisiste et de caractère très indépendant. Je n'essaie pas de lui imposer ma volonté. Si je lui suggère une chose, je sais qu'elle va me la donner, mais pas tout de suite. Je feins de l'oublier, de penser à autre chose. Et soudainement, elle me donne ce dont j'ai besoin, sauf certains jours où j'ai l'impression qu'il est inutile d'insister. Alors, je deviens très patient, je ne cherche pas à la brusquer. Je pense ou je semble penser à autre chose et puis soudain, j'ai ce que je lui ai demandé. Plaisanterie ou imagination que tout cela ? Pas du tout. En fin de compte, je n'ai que ce qu'elle veut bien me donner. Et elle a toujours agi ainsi, comme si entre elle et moi, il y avait des jeux où la fantaisie seule doit régner. Or la fantaisie, ne vient pas de moi.

Elle est en elle comme en certaines femmes qui aiment qu'on les prie et qu'on ne leur impose pas sa volonté

5 février, Nice

346

Hier soir, je suis allé au Théâtre de Nice entendre un concert donné par Giani Esposito. Au premier abord, le nom me déplaisait. Était-ce en songeant au joueur de baseball ou de rugby, ma première réaction avait été mauvaise. Ce qui était stupide, mais comme on agit ainsi, parfois ! Puis, la perspective d'une étude chorégraphique d'Ersie Pitagoras, qu'on annonçait également au programme, me fit changer d'avis. Fort heureusement, car j'aurais raté une soirée charmante, dans un décor dépouillé : un grand studio de télévision, dont les fauteuils sont confortables, et où l'acoustique est très pure, aucune décoration ne détournant l'attention de l'artiste sur le podium. Comme on est loin de l'Opéra de Nice, grand théâtre du siècle dernier où abondent ors, décorations faussement somptueuses, peintures en trompe l'œil et fresques. C'est un cadre où ne jurent pas les *Violettes Impériales*, qu'on donne en ce moment avec un déploiement de costumes fastueux, de décors, de danses et de choristes pour faire passer l'ineptie de l'intrigue, même si le livret est de Marcel Achard. Tout y est : la marchande de fleurs qui se sacrifie pour l'Impératrice Eugénie, qu'on anoblit et qui épouse le prince charmant, les conspirateurs, le valet effronté et vénal, mais qui sert bien son maître, etc.

Au Théâtre de Nice rien n'est sacrifié à la mise en scène, rien ne peut l'être car la scène (simple plate-forme) ne le permet pas. Seul compte l'artiste, qui, ce soir, chante d'une voix chaude, récite des vers ou dit des mots curieux, bizarres, un peu fous, pour accompagner les évolutions de la danseuse. Très simplement, mais avec un admirable sens des ressources de son corps souple et gracieux, celle-ci tire le maximum de son jeu corporel.

Je ne sais pas pourquoi, en écoutant Esposito, je pensais à tout ce qu'il y a de poétique dans les chansons de Félix Leclerc, à sa voix chaude, à ses textes où le son des mots est plus valable que leur sens, à sa bonne humeur ou à sa tristesse. Chez Esposito, comme revient souvent l'idée de mort, de malheur ; mais aussi comme on rebondit vite vers la joie, la simplicité de l'enfant, le soleil.



Je revenais d'un pas rapide, car s'il a fait chaud aujourd'hui, ce soir un vent assez fort souffle de la montagne. Serait-ce la tramontane que chante Brassens ? Dans un sens opposé, revenaient les gens qui avaient assisté sur la place Masséna au défilé du carnaval (chars allégoriques consacrés à l'Orient, grosses têtes en carton pâte, majorettes, fanfares, groupes de jeunes filles qui tapent vigoureusement sur le tambour, sous la direction d'un chef qui ne les laisse pas distraire par les garçons). À un moment donné, sans méfiance, je donnais à une jeune femme le renseignement qu'elle me demandait, ce qui lui permit de me lancer des confettis à la figure. Après m'être ébroué, j'en ai ri, mais un peu plus tard, quand une autre se précipita sur moi en me disant : « Bonsoir, grand-père, vous vous rappelez ce jour où nous nous sommes connus », j'eus le temps de me protéger les yeux et la bouche du flot de paillettes lancé d'une main sûre. Ce matin, le tapis de ma chambre était jonché de petits carrés multicolores que l'on enlèvera sans trop d'impatience car ici règne l'ambiance carnavalesque.

347

L'esprit est bon, me semble-t-il. On est loin des beuveries et du vacarme des *fellows curlers* au Château Frontenac, certain dimanche qui a précédé mon départ.

J'ai aimé cette féerie lumineuse, qui le soir transforme complètement la place Masséna où les défilés ont lieu entre deux estrades. Vraiment, il y a là une assez extraordinaire réalisation consacrée à l'Orient et aux personnages qu'on retrouve dans le défilé. La bataille des fleurs, qui n'en est plus une, donne lieu à un étalage assez extraordinaire pour nous qui venons d'un pays où le froid est la règle et où l'on considère la fleur comme une denrée rare, en février. Ici, certains jours sont presque l'été pour nous. Il ne fait pas chaud comme en Floride, mais comme il est agréable de déjeuner sur la terrasse dès que le soleil se montre. Alors la Côte d'Azur reprend son nom et ses droits.

